

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

(Composé pour l'Album.)

### SONNET.

A LA FAMILLE J. RIVARD.

Souvent le cœur brisé par ma douleur amère,  
Et voyant à grands flots s'écouler sous mes yeux  
La foule indifférente, et rieuse, et légère,  
L'égoïsme, ai-je dit, seul règne en ces bas lieux :

Mais vous dont j'ai pu voir l'affliction sincère  
Quand vous avez connu mon sort si malheureux ;  
Vous que j'ai vu pleurer avec moi sur ma mère,  
Vous ôtez de mon cœur ces pensers odeux.

Oh ! vous ne savez pas combien, dans sa douleur,  
La pauvre âme malade éprouve de bonheur,  
Quand elle n'est plus seule à pleurer sur la terre !

Merci d'avoir voulu partager mon malheur ;  
Oui merci ! Désormais, pour soulager mon cœur  
Je veux aller souvent revoir votre chambrère.

### SONNET.

LA MAISON ABANDONNÉE.

Si l'homme quelquefois pressé par la détresse  
Quitte les lieux témoins de son premier bonheur,  
Son séjour aussitôt prend un air de tristesse  
Qui vient comme un remords faire battre le cœur.

Et l'armoire bientôt apparaît et s'empresse  
De recouvrir le seuil de sa triste couleur ;  
Le passant de sa marche augmente la vitesse  
En jetant sur les murs un regard de terreur.

Ma pauvre âme est semblable à ce triste séjour  
Depuis que mon trésor et mon unique amour  
M'a quitté pour jamais, sans appuis, sur la terre.

Les fleurs ont disparu partout autour de moi ;  
Et maintenant, hélas ! mes amis, pleins d'effroi,  
Passent en répétant : il pleure encor sa mère.

## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

## IV.

## QUINZE ANS APRÈS.

Si nous avons insisté jusqu'à présent sur certains détails de peu d'importance, c'est que notre but a été de développer l'amour que madame Warner portait à Alice ;—c'est que nous avons voulu montrer cet amour capable des plus grands sacrifices, et par conséquent des plus sublimes abnégations ;—c'est que nous avons voulu préparer le lecteur à tout ce que peut l'amour d'une mère, à tout ce qu'il renferme de puissance et d'énergie, de faiblesse et de dévouement. A présent, nous allons suivre sans interruption cette histoire, et nous transporter de suite aux événements que nous avons à raconter.

Quinze ans après tout ce qui s'est passé dans le premier chapitre, un jeune homme et une jeune fille se trouvaient dans un salon de la ville de Francfort.—Alice, car c'était elle, venait d'achever sur le piano quelques fragments d'une prière de Beethoven ;—à peine eut-elle fini, qu'elle se retourna vers le jeune homme qui l'avait écoutée en silence.

—Mais, vous êtes pâle, qu'avez-vous donc ?

Se mettant ensuite à rire aux éclats :

—Auriez-vous mal dormi ? ajouta-t-elle.

Enrich la regarda fort sérieusement, et lui dit plus sérieusement encore :

—Je souffre.

—Vous m'effrayez, reprit Alice avec intérêt.

Et l'expression d'ironie qui un instant avait plissé ses lèvres rieuses, disparut aussitôt ;—son visage devint presque triste ; elle prit une des mains d'Enrich :

—Qu'avez-vous, ami ? dit-elle.

S'appuyant sur son bras :

—Voyons, apprenez-moi cela bien vite.

Mais Enrich gardait le silence et tenait ses yeux baissés ; Alice se tut pendant quelques instants, puis enfin continua ainsi :

—Du mystère avec moi ! avec moi, une ancienne connaissance, quoique nous soyons bien jeunes tous deux.—oh ! c'est très-mal, monsieur, et jamais je n'aurais cru cela de vous.

—Vous partez dans trois jours, à ce que l'on m'a dit ?

—Dans trois jours, interrompit la jeune fille avec brusquerie, si toutefois ma mère ne donne pas contre-ordre.

Et regardant Enrich avec supplication :

—Qu'avez-vous donc qui vous afflige ? contez-moi cela.

Enrich était décidé à ne pas satisfaire sa curiosité, car il répondit avec une parfaite indifférence :

—Si vous allez... ?

—A notre maison de campagne, je le suppose.

—Et vous y demeurerez... ? se hâta d'ajouter le jeune homme.

—Une partie de l'été.

—Ah ! fit Enrich.

La jeune fille s'arrêta tout à coup, puis éclatant de rire : — Dieu ! quelle maussade figure vous faites ! dit-elle en le regardant en face.

—Je souffre, répondit le jeune homme.

—Vous souffrez ! mais où donc ?

—Là, répondit-il.

Et il désigna son cœur.

—Vous souffrez...là ? répéta Alice.

Et elle désigna aussi son cœur.

—Puis allant se placer près d'Enrich :

—Est-elle jolie ? dit-elle, est-elle jeune ? est-elle aimable ?

Elle prononça ces paroles avec une volubilité si grande, qu'Enrich étonné n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'il devait répondre ; heureusement une servante de madame Warner entra, et le sauva de l'embarras où l'avait jeté son imprudente confession.

—Que veux-tu ? lui demanda impatiemment Alice.

Madame Warner était partie depuis le matin, et ne devait rentrer que pour le dîner, et de là passer la soirée chez elle où elle avait invité quelques amis ; à peine était-elle sortie qu'une femme âgée d'environ quarante ans, et d'une mise indigente, se présenta chez madame Warner et demanda à lui parler.

Cette femme, quoique flétrie par les chagrins, avait dû être belle, et malgré ses vêtements malheureux, on comprenait que l'état dans lequel on la voyait ne devait pas lui être habituel.—Une voix douce, quoique usée ; des traits fins, quoique empreints de douleur ; une façon de s'exprimer peu ordinaire aux personnes de sa classe, frappèrent Louise.—Elle pria cette dame de s'asseoir, car il lui sembla à sa pâleur et à l'altération de son visage qu'elle était fatiguée.—L'inconnue s'assit et demanda de nouveau madame Warner.

—Elle n'y est point, répondit Louise.

Et croyez-vous que je puisse la voir aujourd'hui ? ajouta la dame inconnue d'un son de voix tremblant et altéré.

—Madame ne doit pas tarder à rentrer, et si vous souhaitez l'attendre, répliqua Louise, vous pouvez demeurer ici.

—Je reviendrai, dit la pauvre femme en regardant avec curiosité la pièce où elle se trouvait : je reviendrai dans la journée.

—Voulez-vous m'apprendre votre nom, madame, afin que j'instruise madame Warner de votre visite ?

—Non, non... reprit-elle.

Et elle s'arrêta.

—C'est inutile, se hâta-t-elle d'ajouter ;—madame Warner ne m'a jamais vue, et n'a jamais entendu prononcer mon nom ;—seulement je vous prierais

de lui dire qu'une dame qui désire ardemment de lui parler est venue, et se présentera aujourd'hui même chez elle.

—Je remplirai votre commission, madame.

—Merci, dit l'inconnue.

Et elle serra avec reconnaissance la main de Louise dont l'étonnement fut porté à l'extrême.

Et aussitôt qu'elle fut partie, Louise courut avertir Alice de cette visite.

Deux heures après, la même femme se présenta de nouveau chez madame Warner, et Louise lui répondit que sa maîtresse n'était point entrée.—L'inconnue ne put contenir un mouvement d'incrédulité, et renouvela sa demande ; puis elle dit à Louise, mais d'une voix faible et triste, qu'elle reviendrait plus tard.—Et son visage était plus pâle que le matin, et Louise crut apercevoir une larme dans ses yeux.—La pauvre femme s'excusa de ses importunités, et se retira lentement en examinant la maison de madame Warner.

Louise, étonné de cette visite, et ne sachant qu'en penser, courut en prévenir encore Alice, au moment où celle-ci adressait étourdiment question sur question à Enrich.—Louise en entrant contraria évidemment Alice en retardant de quelques minutes l'aveu d'un secret qu'elle brûlait de connaître : voilà pourquoi elle la reçut avec brusquerie, et voilà pourquoi Louise se retira presque aussitôt après avoir appris à Alice la seconde visite de l'inconnue.

Pendant le peu d'instant qu'avait duré l'entretien à voix basse de mademoiselle Warner et de la camériste, Enrich s'était remis de son émotion, et avait songé à l'inconvenance de ses paroles ; aussi, lorsque la jeune fille revint près de lui et lui dit avec câlinerie :

—Apprenez-moi son nom, Enrich ;—je suis curieuse de savoir si vous avez bon goût.

Enrich sourit fort agréablement à Alice et se contenta de lui répondre :

—Parlons de vous plutôt, mademoiselle : vous partez dans trois jours, et c'est le moins que je cause de vous avec vous.

Alice ne put contenir un mouvement de dépit.

—Vous changez toujours de conversation, Enrich, dit-elle.

Mais Enrich était bien décidé à se taire.

—Et la conversation n'y perd pas, répliqua-t-il.

—Un compliment encore ! c'est le second de la journée : décidément vous n'êtes pas dans votre état habituel.

—Ainsi vous quittez notre ville sans regret ? interrompit Enrich avec une tranquillité impitoyable : notre ville et ce monde élégant où vous étiez si bien accueillie ?

Mon Dieu, oui, répondit lestement Alice.

—Mais là, continua-t-il, aucun agrément, aucun bruit, aucun événement ! une existence monotone, triste, isolée.

—Ne serai-je pas auprès de ma bonne mère, Enrich ?

—Plus de toilette, de spectacles, de bals, rarement une visite.

Je vous assure que je tiens fort peu à ces futilités.

En prononçant ces paroles, elle regarda Enrich en face ; Enrich, dont la stupeur allait croissant, la regarda aussi et avec incrédulité.

Alice devina sa pensée ; aussi se hâta-t-elle d'ajouter :

—D'abord je n'ai jamais aimé vos bals où l'on passe une partie du temps à déchirer les autres et à en être déchiré.

—Qui donc a pu vous apprendre à penser de la sorte ? reprit Enrich.

—Cela m'est venu tout seul ? ma mère hait le monde, et je le hais ; tout y est faux, perfide, menteur.

—Et vous n'en exceptez pas mêmes les femmes ?

—Oh ! mon Dieu, non.

—Vous frappez tout le monde ?

—Tout le monde, je suis inexorable. — Les femmes d'abord, puisque vous voulez vous faire leur chevalier, y sont envieuses, méchantes ; — les hommes font de leur temps deux portions : la première est employée à nous détester, ou quand ils sont assez charitables pour nous épargner, ils nous aiment, et sont toujours disposés à se suicider pour nous, quoiqu'il finissent toujours par mourir de vieillesse.

Et Alice donna de nouveau un libre cours à son hilarité ; Enrich était d'un sérieux inébranlable.

Il se décida enfin à donner à la conversation un but moins léger.

—Savez-vous, Alice, dit-il, qu'avec de telles idées sur les hommes, il vous sera difficile d'en trouver un digne d'être votre mari ?

—Aussi ne prendrai je pas la peine de le chercher, ma mère s'en chargera.

—Mais qui vous dit que vous aimerez cet homme alors ?...

—Ah ! vous croyez à l'amour, Enrich ? dit Alice.

—Puis le regardant avec un admirable sang froid :

—C'est vrai, continua-t-elle : j'aurais que tout à l'heure vous m'aviez dit que vous aimiez.

—Vous ne penserez pas toujours ainsi, répondit Enrich,

Cette phrase déconcerta un peu la folle jeune fille ; — une légère altération contracta son joli visage ; ses joues roses perdirent un instant de leur éclat, mais Enrich ne s'aperçut de rien.

—En attendant, reprit-elle en se remettant, je vous demande la permission de vous laisser seul ; ma toilette n'est pas commencée, et ma mère me gronderait assurément si, à son retour, elle me trouvait ainsi.

Elle salua gracieusement Enrich de la tête et se retira.

Demeuré seul dans le salon, Enrich marcha à grands pas, et croissa les bras sur sa poitrine ; il était facile de voir que cette conversation l'avait tout bouleversé ; — son visage était pâle et défait, et si quelqu'un lui eût pris la main, il l'eût trouvée brûlante de fièvre.—Après s'être promené quelque temps dans l'appartement, il alla s'asseoir sur un fauteuil, laissa tomber sa tête tristement, et s'abandonna à de désolantes réflexions.

—Quelle froideur ! dit-il enfin et à voix presque basse : quelle indifférence !—Depuis trois ans que je me rencontre avec elle chaque jour, jamais je n'ai surpris dans ses yeux un regard plus tendre, jamais une parole plus douce ! —toujours de l'amitié seulement, comme si elle pouvait me suffire aujourd'hui, à moi qui ne respire que par elle, à moi qui donne

rais ma vie pour l'entendre me dire : Enrich, je t'aime !

Il se leva, et alla se placer contre la fenêtre ; puis involontairement ses regards se portèrent devant une glace.

— Comme je suis changé ! pensa-t-il : mon Dieu l'amour nous rend donc ainsi !

## V.

## A VINGT ANS.

Enrich Offerdingen, avec qui nous avons fait connaissance dans le chapitre précédent était l'enfant unique de la baronne Offerdingen, une des plus intimes amies de madame Warner. Quoique différentes d'âge et de caractère, ces deux dames étaient liées depuis longtemps d'une sincère amitié. La baronne avait rencontré autrefois dans le monde madame Warner, jeune encore, et s'était pour ainsi dire prise de passion pour sa bonté et sa douceur. — De son côté madame Warner, jeune encore, et s'était pour ainsi dire prise de passion pour sa bonté et sa douceur. — De son côté, madame Warner avait accueilli la baronne avec plaisir et reconnaissance. Placée, comme nous l'avons vu plus haut, dans une position exceptionnelle, elle avait tâché de se rattacher à quelle affection qui ne détruisît en rien celle qu'elle avait vouée à Alice. La baronne, d'ailleurs, était mère aussi, mère d'un fils qu'elle idolâtrait, et toutes deux, à force de parler de leurs enfants, en arrivèrent à ne plus pouvoir se passer l'une de l'autre. — Le dimanche, la baronne Offerdingen allait chercher Enrich à sa pension et le conduisait chez madame Warner ; et toujours le jeune Enrich était fêté, cajolé, embrassé ; on le trouvait charmant, spirituel, et avant tout doué des plus heureuses qualités.

Alice courait au-devant de son ami, et lui tendait ses deux joues aussitôt qu'elle l'apercevait ; puis tous deux descendaient au jardin et demeuraient des heures entières ensemble à causer ou à se promener.

Lorsque par hasard Enrich, obligé de rester à la pension, ne pouvait point venir, Alice s'en attristait et s'emportait contre la sévérité des professeurs qui tenaient son petit ami éloigné d'elle, et tout le reste de la journée elle semblait chagrine.

Tu le verras dimanche prochain, mon enfant, disait la baronne en souriant ; ce n'est qu'une semaine d'absence.

Trois années s'écoulèrent ainsi ; Enrich alors venait d'atteindre sa dix-septième année, et Alice ses quatorze ans ; madame Offerdingen retira son fils de l'université, et songea à lui faire prendre un état honorable ; elle consulta son amie, et toutes deux convinrent qu'Enrich serait avocat.

Trois années se passèrent encore, employées à de sérieuses études ; — Enrich enfin fut admis au barreau.

Cependant Alice et Enrich avaient continué de se voir, et leur tendre amitié étaient devenue une affection profonde ; — la plupart des étudiants allemands consacrent les trois quarts de la journée à courir les tavernes ; Enrich ne se plaisait que chez sa mère ou chez madame Warner ; — le soir au lieu de se rendre au spectacle, il demeurait dans sa chambre et étudiait ; — et quand la baronne, inquiète de l'altération qu'elle remarquait souvent sur son visage, lui disait : Mon enfant, à quoi bon travailler autant, ne sommes-nous pas riches ? Il ré-

pondait : Il est une richesse plus noble que celle qui nous est transmise, c'est celle que nous acquérons, ma mère.

On se réunissait deux fois, le soir, par semaine chez madame Warner, et jamais Enrich ne se faisait attendre ; — on s'asseyait autour du foyer, et toujours Enrich se plaçait à côté d'Alice ; puis on s'entretenait jusque vers les dix heures, et chaque fois qu'Alice parlait, il la regardait attentivement et approuvait par un sourire ce qu'elle disait. Puis, lorsque dix heures sonnaient, la baronne et lui se retiraient, et il posait doucement ses lèvres sur le front d'Alice qui lui disait : A demain, Enrich !

Et cette parole si simple retentissait longtemps dans son cœur, et lorsqu'il était de retour dans sa chambre il cherchait à se rappeler la grâce qu'Alice avait mis en prononçant *A demain !* et parfois dans son sommeil il croyait voir la charmante enfant.

Mais c'était surtout l'été, à la campagne, que son âme s'ouvrait aux plus douces et aux enivrantes émotions ; à chaque heure du jour il lui était permis de l'entendre, de la regarder, de l'admirer. — Comme son cœur battait violemment quand la riieuse jeune fille accourait vers lui le matin, et lui disait : Enrich, irons-nous aujourd'hui nous promener ?

Cependant madame Warner commença à deviner le changement subit opéré chez Enrich, et plus d'une fois elle fut sur le point de s'en ouvrir à la baronne ; mais la crainte de lui causer du chagrin la retenait toujours ; puis elle voyait Alice aussi calme, aussi paisible, aussi heureuse que par le passé, et elle se disait que cet amour n'était pas bien dangereux. — Pourtant elle résolut, en mère prudente, de ne pas aggraver le mal par une folle condescendance ; — elle prétextait le frais des matins et le froid des soirées, afin de mettre un terme aux promenades des jeunes gens, — et dans le milieu du jour, elle accompagnait toujours sa fille.

Enrich souffrait intérieurement de toutes ces choses, mais il se taisait.

L'hiver enfin arriva, et on retourna à la ville.

Enrich y apporta la même tristesse, et Alice la même tranquillité et la même indifférence ; quand Enrich passait deux jours sans voir Alice, il était désespéré ; quand il la revoyait, il devenait tremblant et n'osait plus lui adresser la parole ; Alice lui reprochait son absence, mais avec un calme qui le désenchantait.

Elle ne m'aime pas, pensait-il avec douleur ; et son cœur était brisé.

Puis il songeait à mourir.

A mourir ! comme si l'amour, et ses traverses, et ses jalousies, n'étaient pas encore du bonheur ; comme si sentir la vie n'est pas un bienfait de Dieu ! Ah ! demandez à ceux qui ont passé l'âge des passions, et dont l'âme a été sillonnée, labourée, entamée, demandez-leur si, maintenant que tout est mort en eux, ils ne se prennent pas à regretter le temps où chaque jour était marqué par une angloïse, chaque heure par une souffrance, chaque minute par une torture ; demandez-leur si, après tout, ils ne voudraient pas se dépouiller du suaire qui pèse sur les cendres de leurs passions éteintes, et si la plus belle vie n'est pas celle que l'amour a entourée de plus d'orages et de tempêtes.

(A CONTINUER.)

## LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

(Suite.)

On n'entendit plus alors les braves des pompiers, car une immense acclamation s'éleva de la cour. Parents et enfants s'élançèrent vers l'étranger qui avait la figure noire et les cheveux brûlés. Maurice lui sauta au cou sans façon en criant vivat, et l'embrassa cent fois en dix secondes.

L'étranger souriait et disait sans trop s'émouvoir :

— Bien, bien, petit ! ce n'était pas la mer à boire !

Mais sa naïve modestie ne faisait qu'augmenter l'émotion de ceux qui l'entouraient. Les enfants prenaient d'assaut sa vaillante et belle figure pour la baiser, les parents serraient sa main, et le bon M. Lemercier, qui aimait assez les discours, cherchait déjà quelques paroles éloquentes, appropriées à la circonstance, quand Mme Jacoby leva les yeux en poussant un long soupir :

— Mes enfants ! mes enfants !

Ce fut son premier mot, comme q'avait été son dernier.

A sa voix, le colonel italien tressaillit et se retourna. Leurs regards se rencontrèrent. Mme Jacoby passa le revers de sa main sur ses yeux, comme pour chasser un éblouissement, et murmura :

— Je deviens folle !

L'étranger s'élança vers elle et se mit à genoux. Elle balbutia :

— Est-ce toi ?... dis-moi que c'est toi !

Mais de grosses larmes roulaient sur la joue bronzée de l'étranger, et il ne put que prononcer ce nom :

— Jeanne ! Jeanne !

Puis il se releva comme un fou, tendant ses deux mains vers le ciel et disant :

— J'ai sauvé deux enfants !... sont-ils à toi, Jeanne ? Jeanne, ma bien-aimée femme, sont-ce mes deux enfants que j'ai sauvés ?

## VI.

Le bon La Fontaine a dit en parlant de toi, Jane : Cet âge est sans pitié, et, certes, il a profondément raison. Rien n'est cruel comme un enfant. Mais d'autres, qui avaient aussi raison profondément, ont proclamé l'excellence de ton petit cœur. Rien n'est bon comme l'enfance. Voilà le malheur des choses de ce monde, où le noir et le blanc sont deux vérités. Chaque maxime à son envers, et l'évidence dépend du point de vue.

Cet âge est surtout sans mesure. Nous naissons tyrans. Il n'y a point d'enfant qui ne soit despote.

Il n'y a pas non plus d'enfant qui ne subisse l'impérieux besoin de remplir un rôle dans le drame ou dans la comédie qui s'agite près de lui. L'enfant d'une famille qui déménage casse toujours un miroir ou une tasse de porcelaine pour avoir voulu déménager aussi et emporter ces objets malgré sa mère. Il lui faut une importance. Si on le pousse en dehors de l'action par la porte, il y rentre par la fenêtre.

Mais, à cet égard, combien d'hommes restent enfants toute leur vie !

La chaîne avait diverti les petits hôtes de la maison Lemercier bien autrement que n'auraient pu le faire la danse, la comédie, ou même une forte scéance de M. Hamilton, le galant successeur de Robert Houdin. Ils avaient été dans cette pièce auteurs et acteurs : double joie. Leurs costumes portaient les marques de leur vaillance ; ils avaient les pieds mouillés, les mains rouges et brûlantes comme de vrais sauveteurs, n'était-ce pas de quoi enchanter ? Puis tout à coup, au milieu de leur triomphe, et quand la chaleur du combat n'avait pas eu le temps de se refroidir, une péripétie était survenue, plus inopinée, plus brusque, plus intéressante que celles qu'on applaudit au cinquième acte des pièces de théâtre. Cette péripétie les touchait de si près, qu'un instant ils purent s'y croire englobés : c'était encore très-bien ; mais l'instant d'après, la scène de reconnaissance devenait si intime, qu'il n'y avait plus moyen d'y mettre le doigt. Comment rester sur le théâtre, même en qualité de comparse, quand la situation n'y veut que les principaux acteurs ? Nos petits hommes et nos petites dames firent de leur mieux, mais c'était l'impossible.

Alors ils s'ingénierent, et la tyrannie de l'enfance perça au milieu même des chères prévenances du cœur. Quelques-uns de leur exigences furent raisonnables : ainsi Maurice, saisissant l'étranger à bras-le-corps, donna le signal d'une poussée qui l'entraîna avec sa femme et ses enfants jusque dans la maison. Il ne fallait pas songer, en effet, à rentrer dans l'appartement de Mme Jacoby, que les pompiers étaient en train de noyer. On mit l'Italien dans le bureau de M. Lemercier, qui était une place réservée, et le bon papa ordonna la retraite, comprenant que les deux époux désiraient, par-dessus toutes choses, le bienfait de la solitude.

Ils étaient là, en effet, tous les deux, se tenant par les mains et se regardant avec des yeux mouillés. Le petit Henri et la petite Henriette s'agenouillaient devant eux et baisaient leurs mains jointes en riant et en pleurant.

Voilà le despotisme.

— Nous voulons bien nous en aller, dit résolument Maurice, chef de toutes les barricades, mais il faut qu'ils viennent avec nous.

— Dans un pareil moment... commença M. Lemercier.

— Dans un pareil moment, bon papa, l'interrompt Maurice sans cérémonie, nous ne voulons pas qu'ils s'enrhument. Ce sont nos amis maintenant. Ils ont froid, ils sont mouillés, ils n'ont pas eu le temps de s'habiller... N'est-ce pas, monsieur et madame, que j'ai raison ? Ils grelottent, tenez... et puis, je vois bien, moi, que vous avez toutes sortes de choses à vous dire... Ah mais !

L'étranger sourit et l'appela de la main Maurice

s'approcha aussitôt. L'étranger l'attira sur son cœur et le baisa. Maurice, fier comme Artaban, regarda son grand père, tandis que Gaston s'emparait d'Henri et Claire d'Henriette.

—Pour un instant, murmura l'étranger, seuls, tout seuls!

—En avant deux! s'écria Maurice.

—Et ensuite, reprit l'Italien avec une inflexion de voix singulière, j'aurai à parler à M. et Mme Lemercier.

—A vos ordres, cher monsieur, répondit le grand papa.

La bonne maman avait comme une main qui lui étreignait le cœur, mais c'était sans doute le contre-coup des émotions de l'incendie.

Cependant l'armée des petits sauveteurs avait sa proie. Henri et Henriette étaient des prisonniers, on les tenait! Agathe voulait déjà les bourrer de gâteaux, Louise parlait de les mettre au bain, Claire votait pour un lit bien chaud, son propre lit à elle, pour Henriette.

—Morbleu! dit Maurice indigné, vous êtes fous, nous les perdrons! Croyez-vous que le bal est fini! Voulez-vous les priver de la lanterne magique? Et quelle occasion d'avoir une leçon de vraie mazurka? Il faut les costumer.

—Il faut les costumer! il faut les costumer!

Henri et Henriette résistaient.

—Comment! comment s'écria Maurice. Vous retrouvez votre papa et vous ne voulez pas célébrer ce bonheur!

Et les autres :

—Comment! comment! votre maman pleure de joie! Pourquoi seriez-vous encore tristes quand vos parents sont heureux et contents?

—Des costumes! des costumes!

—Il y en a plein une armoire.

—Et qui n'ont servi qu'une fois.

—C'est dommage, dit une belle petite fille, mon frère et moi nous en avons de tout neufs que nous n'avons pas mis, parce que mon oncle nous a apporté ceux-ci, qu'il a trouvés à acheter par hasard : deux vrais costumes hongrois, savez-vous.

—Deux vrais! répéta le frère avec une légitime fierté.

Henri et Henriette auraient pu affirmer l'authenticité du fait, car c'étaient leurs propres habits. Ils les regardèrent bien un peu du coin de l'œil, mais on était déjà devant eux une abondante et brillante friperie. L'armoire était pleine, ce n'était point de l'exagération. A ces enfants riches et gâtés, les costumes ne servaient jamais qu'une nuit. Il y avait la des huguenots, des juives, des prophètes, des arlequins, des fils du diable, des Chicots, des dragons de Villars, des Orphées, des mousquetaires surtout, un escadron entier de d'Artagnans, d'Aramis et d'Athos.

Il faut bien se soumettre quand on est captif. Ils n'étaient que deux contre cinq cents, et la joie intime de leurs pauvres petits cœurs était complice de toutes ces folies. Henri se laissa mettre un superbe costume de d'Artagnan, et Henriette, livrée aux mains adroites de ces demoiselles, fut en un clin d'œil une reine Margot splendide.

On les entoura tout rouges et timides des qu'ils étaient on les admira, on les embrassa. Si tu savais, Jane, comme on les aimait! A la fête, maintenant! L'or-

chestre avait eu du bon temps pendant l'incendie et aussi pendant qu'on habillait les deux petits, l'orchestre préluda avec une vigueur qui annonçait sa bonne volonté de bien faire. Lequel de ces messieurs aura l'honneur de donner la main à Henriette? Laquelle de ces demoiselles sera la danseuse de Henri? Grande question! S'il y avait eu ici autre chose que des garçonnets et des bichettes parfaitement élevés, on se serait battu, je t'assure. Maurice fronçait déjà le sourcil en défiant du regard, il lui fallait la reine Margot ou la mort. Gaston, plus maître de lui, faisait appel à la diplomatie. Fernand, Gustave, Alfred, Adolphe, Bertrand, Frédéric, briguaient l'honneur d'ouvrir le bal avec celle qui désormais était l'idole.

Du côté des petites demoiselles, c'était un empressement pareil, quoiqu'il fût moins franchement exprimé. Toutes voulaient d'Artagnan : l'impératrice, la bergère du Liban, le bébé chinois, la Circassienne, la mandarin, la marquise de Pompadour, Colombine, la laitière, et vingt autres, dirigeaient vers Henri l'artillerie de leurs jolis yeux et l'entouraient de leurs charmants manèges.

Mais d'Artagnan et la reine Margot ne voyaient rien de tout cela. Ils étaient inquiets; leurs regards se tournaient à chaque instant vers la porte. Ce n'était pas danser qu'ils voulaient : ils avaient le cœur trop plein. Ils pensaient à leur père, dont ils étaient séparés depuis si longtemps; à leur mère chérie, qui était à peine remise lorsqu'ils l'avaient quittée. Ils auraient donné toutes les danses du monde, et aussi toutes les belles friandises étalées sur le buffet, pour une parole de leur père et de leur mère.

Maurice s'esquiva, car il avait deviné cela. Il ne perdait jamais beaucoup de temps en préliminaires : il alla droit à la chambre où Mme Jacoby et l'étranger étaient réunis. Il appela, puis il dit :

—Venez voir vos enfants, monsieur et madame, ils ne peuvent pas s'amuser sans vous.

A son grand étonnement, ce fut la voix du bon papa qui répondit :

—Nous sommes en affaires. Si quelqu'un nous dérange, gare à lui!

Maurice revint plus vite qu'il n'était venu.

—Mon petit Henri et ma petite Henriette, dit-il, tout va bien. J'ai vu votre papa et votre maman par le trou de la serrure. Votre maman souriait, votre papa racontait une histoire. Ils ne sont pas seuls, grand-père est avec eux. Ils sont en affaires tous les trois et vous ne pouvez pas les déranger. Alors, amusons-nous.

Et d'une voix de Stentor :

—Allez, l'orchestre! une hongroise!

Pour ne froiser aucune ambition, et aussi par l'accord de toutes ces curiosités intelligentes, il fut convenu que cette première hongroise serait dansée par d'Artagnan et la reine Margot ensemble. Comme cela on était bien sûr de ne mécontenter personne, et d'avoir un parfait spécimen de la danse slave. L'orchestre frappa ses accords sautillants et jeta sur une mesure à deux temps vivement rythmée toute une cascade de cadences joyeuses. Henri et Henriette tressaillirent à l'appel de l'air national. Ils prirent posture comme malgré eux, puis, entraînés par cette voix qui leur parlait de leur enfance et de leur pays, ils s'élançèrent d'un pied leste, marquant

la mesure avec leur talons et prenant ces poses tour à tour gracieuses et hautaines que notre danse banale n'admet plus. Car nous prenons à tous les pays du monde leurs pas, leurs sauts, leurs glissades pour n'en garder que le nom, et les soumettre à l'uniformité de nos ballets mondains. Polkas, mazurkas, scottish, valse, redowas et autres inventions de la Terpsichore exotique, prennent chez nous invariablement le même caractère, parce que nous dansons pour causer et non point pour danser.

Ceci n'est point précisément un blâme. Chacun se divertit comme il l'entend.

Mais d'Artagnan et la reine Margot dansaient pour danser, comme on danse le long du Danube et de la Theiss. Ils prenaient malgré eux ces airs de tête provoquants, cette tournure martiale, ces poses à la fois tendres et hardies que l'on copie sur nos théâtres, mais qui, là-bas, sont la nature. Leurs costumes, il est vrai, mentaient à la couleur locale, mais tout ce qui est audacieux, gai, viril, convient au mousquetaire, et la reine Margot, de son temps en avait vu bien d'autres!

Ce fut un succès, ce fut mieux, ce fut une fièvre. On s'arrêta d'abord pour les voir et pour apprendre. Les couples tout formés restaient immobiles à regarder. Mais on apprend vite, et surtout bien vite croit-on avoir appris. N'est-ce pas, Jane, avant d'avoir essayé, tout est facile? En avant deux! voici tous les couples partis! Dieu! quelles poses! chacun voulait faire mieux que le modèle. On se moquait bien un peu les uns des autres, et il y avait de quoi, mais on allait de si bon cœur! jamais hongroise ne fut si vaillamment sautée. Maurice s'était emparé d'une dame maronite qui oubliait là toutes ses infortunes. Elle pirouettait comme une folle à la barbe des Druses, qui n'avaient pas le temps de la persécuter. Allez, l'orchestre! ferme, les violons! soufflez, les cuivres! La sueur vous perce, tant mieux! allez toujours! Vous êtes essouffés, n'avez vous pas honte! poussez, morbleu, ferme! ferme! serez-vous assez lâches pour demander grâce?

Vaincu, l'orchestre! le premier violon se renversa sur son siège pour s'évanter avec son foulard, la clarinette poussa un *couac* suprême, la petite flûte grinça comme une scie et la contre-basse rendit un sourd mugissement. Le chef lui-même était hors de combat. On vit le trombone, grave et triste, verser dans son godet tout un verre de vapeur distillée, et le cornet à pistons eut besoin d'une bouteille entière pour gargariser sa gorge endolorie.

Les danseurs, les vainqueurs haletaient sur les divans.

Du punch, mesdames! les glaces ne valent rien après une hongroise pareille. Du punch fait exprès pour vous, du punch qui étincelle dans le cristal taillé, comme la goutte d'eau sur les feuilles de la rose. Buvez sans crainte et ne faites pas la petite bouche. C'est la divine ambrosie qui jamais ne donne la migraine. Buvez, je réponds de tout.

Oh! le cher d'Artagnan! oh! la bien-aimée reine Margot! On peut demander parfois à Paris: De quoi dépend la vogue? mais ce n'était pas ici le cas. Il suffisait de voir Henri et Henriette pour comprendre leur succès. Leurs regards reconnaissants se promenaient sur la foule amie; leurs sourires remerciaient, et sur leur charmant visage il y avait une

expression mêlée de joie et de mélancolie qui leur donnoit tous les cœurs.

## VII.

Quand on eut éloigné Henri et Henriette, Mme Jacoby et son mari restèrent seuls. Ils se tinrent un instant embrassés et confondant leur larmes.

—Dix ans! murmura enfin la jeune femme, dix ans sans nouvelles!

—Tu es plus belle qu'autrefois, ma Jeanne adorée! s'écria l'étranger, au lieu de répondre.

Et il se mit à genoux, collant ses lèvres sur les mains froides de Jeanne.

Ce n'était pas qu'il craignît de s'expliquer, mais il était tout entier aux transports de sa tendresse conjugale.

—Tu as souffert, Jeanne, ma femme chérie, continua-t-il, sans faire trêve à ses caresses, je savais que tu souffrais et je ne pouvais adoucir ta peine; je ne pouvais pas même te crier de loin: Courage! Quand je l'ai pu, Dieu m'est témoin que je l'ai fait, mais tu n'étais déjà plus eu Hongrie, et sans doute que mes lettres ne sont pas arrivées jusqu'à toi...

—Pas une seule! interrompit Jeanne. Il eût suffi d'un mot pour nous rendre l'espoir et la vie: je dis nous, Henri, car nos deux enfants t'aiment autant que moi, et c'étaient trois âmes qui s'élançaient chaque jour vers Dieu pour lui redemander un époux et un père. Bien des fois le désespoir est venu, bien des fois je t'ai cru mort et j'ai imploré du Ciel la grâce de te rejoindre dans un monde meilleur, mais j'avais près de moi mes deux anges qui me rappelaient la bonté de Dieu, et qui me disaient: Ne désespère pas, mère; nous le voyons dans nos rêves, et tout au fond de notre cœur, il y a une voix qui nous crie: Non, non, il n'est pas mort, tu le reverras, il reviendra pour nous aimer!

—Et me voilà, Jeanne, et je vous aime! Dieu tient la promesse qu'il faisait dans le cœur de nos chers enfants!

Ce furent des baisers encore. Puis Jeanne:

—Je t'en prie, Henri, dis-moi bien vite ton histoire.

—La tienne d'abord, Jeanne, car la mienne est longue et je dois t'avouer une chose: mon histoire, à moi, ne sera pas pour toi seule.

—Que veux-tu dire?

—Tu as encore un secret à connaître, et les surprises de cette nuit ne sont pas épuisées... Voilà ce que je sais de tes aventures par le magyar Karoly, qui combattait avec moi dans l'armée. Repoussée par ton père, tu trouvas un asile chez un paysan slave des environs de Gran, et tu fis en quelque sorte partie de sa famille...

(A CONTINUER.)





## NOUVELLES DIVERSES.

TESTAMENT DE L'EMPEREUR.—Le testament de S. M. l'Empereur Napoléon III vient d'être déposé à la *Cour des probats*.

L'actif est évalué au-dessous de \$600,000 mais il faut observer que cette somme est sujette à des réclamations qui la réduiront à la moitié de ce chiffre.

*Ceci est mon Testament.*

Je recommande mon Fils et ma femme aux grands corps de l'Etat, au peuple et à l'armée. L'Impératrice Eugénie a toutes les qualités nécessaires pour bien conduire la Régence, et mon Fils montre des dispositions et un jugement qui le rendront digne de ses hautes destinées. Qu'il n'oublie jamais la devise du chef de notre famille : « Tout pour le peuple français » ; qu'il se pénètre des écrits du Prisonnier de Sainte-Hélène, qu'il étudie les actes et la correspondance de l'Empereur, enfin, qu'il se souvienne, quand les circonstances le permettront, que la cause des peuples est la cause de la France.

Le pouvoir est un lourd fardeau, parce qu'on ne peut pas toujours faire tout le bien qu'on voudrait, et que vos contemporains vous rendent rarement justice : aussi faut-il, pour accomplir sa mission, avoir en soi la foi et la conscience de son devoir. Il faut penser que, du haut des cieux, ceux que vous avez aimés vous regardent et vous protègent ; c'est l'âme de mon grand oncle qui m'a toujours inspiré et soutenu. Il en sera de même pour mon Fils, car il sera toujours digne de son nom.

Je laisse à l'Impératrice tout mon domaine privé. Je désire qu'à la majorité de mon Fils elle habite l'Elysée et Biarritz.

J'espère que mon souvenir lui sera cher, et qu'après ma mort elle oubliera les chagrins que j'ai pu lui causer.

Quant à mon Fils, qu'il regarde comme talisman le cachet que je portais à ma montre et qui vient de ma mère. Qu'il conserve avec soin tout ce qui me vient de l'Empereur, mon oncle, et qu'il soit persuadé que mon cœur et mon âme restent avec lui.

Je ne parle pas de mes fidèles serviteurs : je suis persuadé que l'Impératrice et mon Fils ne les abandonneront jamais.

Je mourrai dans la religion catholique, apostolique et romaine, que mon Fils honorera toujours par sa piété.

Signé : NAPOLÉON.

Fait, écrit et signé de ma main au palais des Tuileries, le 24 avril mil huit cent soixante-cinq.

Signé : NAPOLÉON.

—Le *Menestrel*, Journal de Paris qui fait autorité dans le monde musical écrit ce qui suit, dans sa correspondance éditoriale de Londres sur mademoiselle Albani :

Mardi 15, rentrée de l'Albani dans *Lucia di Lamermoor*, et début du ténor Pavani. C'était la première grande salle de la saison. Vous dire comment le public

le plus élégant, le plus aristocratique de Londres a accueilli notre chère et si gracieuse *prima donna*, m'entraînerait à trop de détails : bouquets, applaudissements de bienvenue interminables, rappel après chaque morceau ; cette soirée n'a été qu'un triomphe continu pour la jeune cantatrice. On adore l'Albani à Londres. Jugez, si au retour de l'enfant gâté, on lui a fait fête, du reste elle a admirablement chanté.

Sa voix semble prendre de la force chaque jour, son talent dramatique s'affirme davantage. Encore une *alle stelle*.

—Le *Scotsman* publie sous ce titre : « Dix semaines en mer dans une chaloupe découverte, » le récit suivant :

« Le *Elwell*, de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), parti de Cardiff avec un chargement de charbon de terre pour Valparaiso, était un beau navire neuf, monté par quinze hommes d'équipage.

« Après avoir doublé le cap Horn, on découvrit que le feu était à bord, provenant d'une combustion spontanée du charbon de terre. Durant cinq jours le capitaine s'efforça de faire éteindre les flammes et de gagner un port chilien. Deux matelots moururent de fatigue ou peut-être suffoqués.

« Le 6 ou le 7 décembre, le capitaine et l'équipage se décidèrent à abandonner le navire. Ils se trouvaient alors dans l'océan Pacifique, à quelques centaines de milles de la terre la plus proche. Le capitaine avait fait porter dans la chaloupe pour dix jours de provisions, et tout le monde, onze hommes d'équipage, officiers et matelots, le cuisinier et sa femme, s'y embarqua. Les vents d'ouest favorisèrent son entrée dans le détroit de Magellan, où on espérait rencontrer quelques steamers. Malheureusement, le gouvernail de la chaloupe s'était brisé au moment d'abandonner le navire : le capitaine fit hisser une voile et gouverna de son mieux avec un aviron.

« La pluie, la grêle, la neige ne cessèrent de tomber avant d'atteindre l'entrée du détroit de Magellan.

« Il est impossible de décrire les aventures et les privations de ces pauvres gens, obligés d'aller chercher pour vivre des moules sur les rochers des îles. Parfois ils s'aventuraient à terre pour avoir de l'eau fraîche, sans songer qu'ils couraient les risques d'y rencontrer des cannibales. Les compagnons survivants du capitaine Wren étaient la femme du cuisinier, pleine de courage et d'énergie, et un matelot.

« Le steamer *Tropic*, qui avait été retenu pendant cinq jours par des temps contraires à l'entrée du détroit, du côté du Pacifique, avait fait 50 milles dans le détroit, quand il vit une chaloupe contenant deux hommes et une femme qui lui faisaient des signaux de détresse. Ils furent promptement reçus à bord, après avoir passé soixante-et-onze jours dans la chaloupe, en proie à une misère excessive. »

—L'Italie vient de fournir un petit prodige qui a parcouru la Péninsule en triomphateur. C'est un bambin de six ans, le petit Laneclotti, on dit qu'il joue du piano comme un maître.

## VARIETES.

## BÉVUES.

Un théologien, auquel on demandait ce que signifiait le mot de *cabale*, répondit que c'était un scélérat et un homme diabolique qui avait écrit contre Jésus-Christ.

Boileau, à propos de sa traduction de Longin, fut regardé comme un profond chimiste par un seigneur de la cour, qui le félicita de son traité *du sublimé*.

Peu de temps après l'apparition de la *Tactique militaire* de Gilbert, une dame dit à l'auteur : « J'ai lu votre *Tic-Tac* ; c'est charmant. »

Dumarsais, ayant publié ses *Tropes*, reçut force compliments d'un individu qui prenant ce livre pour l'histoire d'un peuple d'Amérique.

Le grand roi François, père des lettres et appui des lettres, étant un jour à table, feu Boivin lui présenta des épigrammes, et bien que le roi dînât, il ne laissa pas, en mangeant, de lire ces épigrammes, et toutes les fois qu'il mangeait un morceau, il disait toujours : « Voici de bons épigrammes ». Un chevalier de l'ordre, grand seigneur, et des principaux de sa cour, voyant le roi, lequel en soupant disait toujours : « Voici de bons épigrammes, » pensa que ce devait être quelque bonne viande qu'il mangeait, qui avait nom épigrammes, et regardait sur la table s'il ne pourrait point remarquer quelle viande c'était que ce bon épigramme.

Ce seigneur, étant de retour en son logis, va dire à son cuisinier : « Tu ne me fais point manger d'épigrammes. Je viens du dîner du roi ; il n'a mangé autres choses à son dîner, et les a trouvés si bons qu'il en pouvait tenir de dire : *Mon Dieu, les bons épigrammes !* Tu ne sais rien en ton état, et cela est si commun chez le roi ! » Le cuisinier fâché répond à son maître : « Monsieur, comment voulez-vous que je vous accoutre et que je vous serve cette viande d'épigrammes que le roi trouve si bonne, puisque je ne sais ce que c'est, ni à quelle sauce elle se mange ? que si j'en avais vu, je dépitais tous les cuisiniers du roi de faire mieux. » Ce seigneur, dès le lendemain, envoie un de ses gens au maître d'hôtel de chez le roi, le priant de lui envoyer, de la cuisine du roi, des épigrammes, que le roi le jour avant, avait trouvés si bons à son dîner. Ce maître d'hôtel, qui avait assistés au dîner du roi, se doutant bien de ce qui en était, étant un petit peu plus savant que son compagnon d'armes, va répondre à ce gentilhomme : « Mon ami, allez dire à Monsieur qu'il n'aura point d'épigrammes ; que c'est une viande royale, que je n'en oserais bailler. » Le maître d'hôtel, après avoir fait ce refus, vint trouver le roi, et lui conta comme un tel lui avait fait demander des épigrammes, qu'il avait hier trouvés si bons à son dîner, dont il l'avait refusé tout à plat. Puis va dire au roi : Vous le verrez bien buffer contre moi ; car je m'assure qu'il s'en plaindra à vous. » je vous laisse à penser si le roi ne trouva pas bonne cette rencontre, et s'il en fut aise. Ce friand d'épigrammes ne faillit de venir trouver le

roi, et l'ayant salué, il ne disait mot. Le roi, se doutant bien de ce qui en était, lui demande : « He ! qu'as-tu, mou père ? — Tête-Dieu ( ainsi jurait-il ), va-t-il répondre au roi, « c'est votre capitaine Borguet ( ils étaient si familiers qu'il l'appelait toujours ainsi ), qui m'a refusé de me bailler de votre cuisine des épigrammes, que vous trouviez si bons hier à votre dîner. » Le roi, plus assuré de la rencontre que jamais, se prit si fort à rire qu'il fut contraint de déclarer à ce seigneur, qu'il aimait bien, tout ce qui en était.

Dans un procès qu'avait Michel de St Martin, le clerc de son procureur, trouvant dans ses qualités : *Protonotaire* du saint-siège apostolique, et ne sachant ce que voulait dire ce mot, mit dans ses écritures, — au lieu de *Protonotaire*, — *Propriétaire* du saint-siège. Son avocat, qui était huguenot et homme d'esprit, bien loin de corriger cette bévue, la laissa exprès pour s'en divertir. Comme on plaidait cette affaire, lorsqu'il fut question de décliner les qualités de sa partie, il prit en main les écritures et lut : « M. de St.-Martin, docteur en théologie et propriétaire du saint-siège apostolique. » En prononçant le mot de *Propriétaire*, il dit en regardant les juges : « Notez, Messieurs, que le pape n'est que son fermier. »

Un étranger se trouvait à dîner chez M. de la Michaudière, grand prévôt de Paris, et l'entendant appeler la *Michaudière* (l'ami Chaudière), ne se crut pas assez lié avec lui pour l'appeler son *ami*, il se contenta de le nommer pendant tout le repas *monsieur Chaudière*.

Une femme disait à une de ses amies : « J'ai été hier aux Français. — Qu'y donnait-on ? — *Rhadamiste et Zénobie*. — Comment trouvez-vous cela ? — Ma foi, répondit la dame, je n'ai vu que *Rhadamiste*, je n'ai pas eu le temps de rester à *Zénobie*. »

Dans les villes de province, les gentilshommes de la chambre étaient remplacés par les officiers municipaux, souvent peu experts en matière théâtrale. Un jour, l'un de ces magistrats manda un musicien de l'orchestre, et le tança vertement sur sa négligence : « Vous vous reposez la moitié du temps, dit-il, pendant que les autres violons jouent. — Mais je ne joue pas du violon, monsieur ! — Vous mentez, je vous en ai vu un. — Je joue de la quinte. — De la quinte ! de la quinte ! Ne faites pas l'insolent, croyez-moi, et qu'il ne vous arrive plus de rester les bras croisés quand les autres jouent. — Monsieur, je comptais mes pauses ? — Qu'est-ce que c'est ? compter des pauses, des gaucioles ! — Mais non, monsieur il y avait un *tacet allegro*. — Comment, *tacet allegro* ! Je crois que vous me tenez des propos. En prison ! Ah ! je vous apprendrai à vous moquer d'un homme en place ! »

## CATALOGUE DES OISEAUX QUI FREQUENTENT LES

COMTÉS DE

## ST. HYACINTHE, DE ROUVILLE ET DE BAGOT

Avec leurs noms vulgaires, Français, Anglais et Scientifiques ; ainsi que leurs dimensions, par le

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle ; Membre du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

(Continué de la page 300 de l'Album.)

Sous-ordre. Les Crieurs. Clamatores.

Famille des Alcedinides. *Alcedinidæ*.33<sup>e</sup> Le Martin Pêcheur. Oiseau Pêcheur. (*Belted Kingfisher*) *Alcedo Alcyon*, Linn. *Ceryle Alcyon*, Boie. L. 12 pcs. à 13 pcs. E. 20 à 21 pouces. Communs.Famille des Coloptérides. *Colopteridæ*.Les Moucherolles ou Gobe Mouches de Linnée. (*Muscicapa*).I. Genre. Tyran. (*Tyrannus*) Cuvier.34<sup>e</sup> Le Tyran de la Caroline. (*Tyrannus Caroliniensis*). Le Titiri ou Tri Tri, (*le Batteur de Corbeaux*) des Canadiens (*King Birds* ; *Bee Martin*) *Muscicapa Tyrannus*. Audubon. L. 8 pcs. E. 14 pcs.

II. Genre. Myiarchus, Cabanis.

35<sup>e</sup> Le Moucherolle à hupe. (*Great Fly catcher*) *Muscicapa crinita*, Lin. *Myiarchus, Crinitas*, Cabanis. L. 8 pcs. E. 13 pcs. ; rare.

III. Genre. Contopus, Cabanis.

36<sup>e</sup> Le Moucherolle Verdâtre (*Wood Pewee*) *Contopus virens*, Cabanis. *Muscicapa rapax*. Wilson. L. 6 pcs. E. 11 pcs. ; rare.

IV Genre. Sayornis, Bonaparte.

37<sup>e</sup> Le Moucherolle brun, (*ou noirâtre*), le Piwit (*Pewee, Phebe-bird*) *Sayornis fuscus*. Bairde*Muscicapa fusca*. Audubon. L. 7 pcs. E. 9 pcs. Très communs.

V. Genre. Empidonax. Cabanis.

38<sup>e</sup> Le Moucherolle d'Acadie (*Small green-crested Fly catcher*) *Empidonax Acadicus*. Baird *Muscicapa Acadia*. Gmel. L. 5 pcs. E. 8 pcs. ; rare.

Sous ordre des Passereaux.

Les Chanteurs. Oscines. Passereaux-Chanteurs. Insectivores.

I. Famille des Turdides. *Turdidæ*.I. Genre. Grive. *Turdus*, Linnée.39<sup>e</sup> La Grive erratique, Grive à ventre rouge, vulg. (*The Robin*) *Turdus Migratorius*. Linn. Le Merle vulg. *Merula migratoria*, Sw. L. 10 pcs. E. 14 pcs. Très communes.40<sup>e</sup> La Grive des bois ; La Flûte (*Long Trush* ; *Wood Trush*) *Turdus melodus* Wilson. *Turdus mustelinus* Gmelin. L. 8 pcs. E. 13 pouces. Commune.41<sup>e</sup> La Grive solitaire. (*The hermit Trush*) *Turdus solitarius*, Audubon. *Turdus Pullasii* Baird. L. 7 pcs. E. 10 pcs. Rare.42<sup>e</sup> La Grive de Swainson (*The Olive backed Trush*) *Turdus Swainsonii*, Cabanis. *Turdus minor* Linnée, La petite grive. L. 7 pcs. E. 11 pcs. Très rare.

(A CONTINUER.)

## OBSERVATIONS.

(PATRONS.)

Nous avons beaucoup d'abonnées qui, négligeant d'utiliser le trésor que nous leur envoyons une fois par mois, reculent devant la besogne consistant à relever nos patrons pour s'en servir.

« Il y a trop de patrons sur chaque planche, dit-on. S'il y en avait moins, il n'y en aurait pas pour tout le monde, et, d'ailleurs, c'est se plaindre que la mariée soit trop belle.

— C'est si difficile de suivre ces lignes différentes !

— Avez-vous essayé ?

— Non, car c'est trop difficile.

— Comment savez-vous alors que c'est difficile ? D'ailleurs, ignorez-vous, chères et paresseuses abonnées, que tout ici-bas exige un effort de volonté, un effort de réflexion, un effort d'adresse ? Si vous savez vous imposer ces efforts pour relever nos patrons, croyez-moi, vous n'aurez pas perdu votre temps. Vous vous servirez encore, en d'autres circonstances, de la réflexion, de l'adresse et de la volonté, sans les

quelles on n'est ici-bas qu'une créature passive, ennuyée, ennuyeuse, à charge aux autres et à elle-même. »

Rien n'est plus aisé, au contraire, que de lever nos patrons.

Les diverses figures composant un patron sont placées sur chaque planche, non pas l'une près de l'autre, mais suivant leur dimension, çà et là, afin d'employer le mieux possible la place dont on dispose, les signes différents sont employés pour chaque contour, afin de rendre toute confusion impossible. Un échantillon de ces signes est placé en tête de chaque explication, près de la désignation de chaque figure. Il faut s'appliquer à suivre du regard *seulement* le contour appartenant à la figure dont on veut lever le patron.

Les patrons sont tous composés pour une taille moyenne.

Le plus commode, — et le plus couteux, — des procédés à employer pour lever les patrons, est représenté par la grosse mousseline transparente, empestée, que l'on pose sur nos feuilles, et sur laquelle on trace au crayon non seulement les contours de chaque patron, mais encore les chiffres, lettres, signes de toute sorte qui y sont placés. Le patron coupé en grosse mousseline a de plus cet avantage de pouvoir être *bâti* et essayé avant d'en faire usage.

En place de cette mousseline, on peut employer du papier transparent et procéder de la même façon.

Préfère-t-on utiliser les vieux journaux (politiques), et éviter même la légère dépense de la grosse mousseline ou du papier transparent ? On posera la feuille de patrons sur la feuille de papier, on les épinglera ensemble, on suivra les contours avec la roulette, que l'on se procure dans nos bureaux, ou simplement avec une grosse épingle, en piquant les deux feuilles de papier de place en place. Dans ce dernier cas, il faut *opérer* sur un divan, un lit ou bien un canapé. On marque de deux piqûres d'épingle la place des lettres, chiffres ou signes, afin de les tracer plus tard au crayon. On sépare les deux feuilles, on complète au crayon (en conduisant celui-ci de l'une à l'autre piqûre) les contours de chaque figure, puis on découpe le papier sur ces contours.

Les patrons *plus grands* que nos feuilles sont *repliés* sur eux-mêmes une ou plusieurs fois, suivant que leur dimension l'exige. Il faut donc tracer les *côtés repliés* séparément, les couper à part, puis les ajouter à la place qu'ils complètent, absolument comme si l'on *dépliait* un objet *replié* sur lui-même. Le *pli* de chacun de ces côtés est marqué sur nos planches par une ligne spéciale composée de petits traits (-----).

Les patrons extrêmement grands sont publiés en *deux parties*, marquées du chiffres de la figure auquel on adjoint deux lettres différentes. Exemple : Figure 1a, figure 1b, on les coupe séparément, on les rapproche sur leur ligne de jonction en assemblant les chiffres ou lettres semblables, puis on taille l'étoffe d'après ce patron ainsi composé. Quand ces patrons sont très grands, ainsi divisés ou bien un peu compliqués, nous publions en outre leur croquis (représentant l'ensemble) réduit au 11<sup>me</sup> de sa dimension naturelle.

Tous nos patrons sont publiés *sans* les remplis servant aux coutures : il faut, par conséquent, laisser en dehors des contours l'étoffe nécessaire pour les coutures.

Ceux dont on publie seulement la moitié doivent être doublés à partir de la ligne composée de petits traits qui marquent leur milieu ; on plie, par conséquent, l'étoffe en droit fil sur cette ligne, et l'on coupe le patron *entier* d'après la figure, qui en représente seulement la moitié. Quand l'étoffe doit être pliée sur cette ligne *en biais*, l'explication mentionne toujours cette particularité.

Les manches sont presque toujours publiées en moitié soit qu'on les coupe en un seul morceau ou bien en deux morceaux. Dans ce dernier cas, le patron représente le côté de dessus, et sur ce patron le contour indique en même temps le côté de dessous.

On assemble les divers morceaux composant un patron en rapprochant les chiffres pareils. Tout ce qui concerne les signes, tels que point, double point, étoile, etc., est toujours indiqué dans les explications afférentes à chaque objet.

JEANNINE.

## AMEUBLEMENT.

Nous sommes à l'époque où tout le monde s'occupe un peu de réparer les appartements. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit l'an dernier à ce sujet ; mais il nous sera permis d'ajouter quelques mots sur les peintures et la tapisserie.

La boiserie, comme je l'ai déjà dit et même répété, se conforme au ton du bois composant le mobilier de la pièce ; mais il y a des exceptions à cette règle élastique. De même qu'il serait hideux d'avoir une boiserie peinte en blanc dans une chambre tendue de papier dont la nuance est foncée, il serait

affreux d'allier une boiserie foncée à un papier de nuance claire. Donc la boiserie et le papier doivent se consulter avant de contracter les liens qui vont les unir pour trois, six ou neuf années.

Disons une fois pour toutes que la boiserie toute blanche a fait son temps. Pour les pièces tapissées de papier aux nuances très-claires, cette boiserie se fait de deux tons gris, la nuance la plus claire étant toujours affectée au fond, la nuance foncée à l'encadrement. Quand, au contraire, la pièce est garnie de papier dont la nuance est moyenne (havane ou

gris moyen), ou bien très-soutenue (rouge, grenat, vert), la boiserie se conforme à peu près au bois du mobilier. Je dis à peu près, parce qu'il est des cas dans lesquels le bon goût nous commande de transiger avec cette règle. Les meubles en bois noir sont tout à fait à la mode: or une boiserie toute noire ne peut guère s'adopter, à moins qu'on ne la relève par de larges filets d'or (salon) ou de couleur vive (salle à manger, petit salon, cabinet de travail) assortie aux rideaux, et sièges, de même teinte que ceux-ci, si la teinte est unie, ou bien de leur teinte dominante, si l'étoffe est à dessins. Si l'on ne peut faire la dépense, relativement considérable, des filets d'or ou de couleur, on fera peindre la boiserie de la pièce meublée en bois noir nuance bois de palissandre, ou de chêne, ou de noyer, pour le fond, avec larges encadrements, ou simples filets noirs.

Pour chambres à coucher de jeunes gens, ou de jeunes filles, ou d'amis, cabinets de toilette, couloirs, etc., la mode actuelle favorise beaucoup les combinaisons étrusques: mais avec filets bleus ou cerise, saumon avec filets rouges ou grenat. On peint de la sorte toute la boiserie, et l'on y assortit le papier. Ce genre est tout à fait élégant en ce moment. Peut-être, comme tout ce qui est à la mode, passera-t-il de mode? Je l'ignore, mais ne pouvais-je me dispenser de le mentionner dans ce cours de peinture..... pour appartements.

Les antichambres élégantes se traitent comme les salles à manger un peu modestes: la boiserie est peinte soit en *chêne* de deux tons (le plus clair pour le fond), soit en sapin et *jeune chêne*. Cette dernière combinaison est celle que l'on doit adopter lorsque la pièce est un peu sombre, comme cela lui arrive trop souvent: la teinte sapin, employée pour les fonds de la boiserie, communique de la clarté, tandis que l'encadrement en *jeune chêne* combat la fadeur de cette teinte. On associera à cette boiserie du papier fond sapin avec dessin *chêne*. On choisira le papier verni, qui est très-solide, et peut être lavé avec une éponge légèrement humectée. Ils existent aussi avec petits dessins verts, ou grenat, ou

noir. Mais la première combinaison (chêne et sapin) pour le fond me semble préférable. Le même papier sera excellent pour cabinet de toilette, quand on recherche pour cette dernière pièce la solidité plutôt que l'élégance.

On fait aussi beaucoup d'antichambres avec boiserie *chêne* de deux tons, papier assorti. Le tout est plus sombre que l'antichambre précédente, et convient à cette pièce, si elle est bien éclairée.

Ce papier verni s'emploiera aussi pour salle à manger n'ayant aucune prétention au luxe.

Les salles à manger de campagne seront, si faire se peut, entièrement boisées et peintes, suivant leur degré de clarté, en sapin et *jeune chêne* (si la pièce n'est pas très-claire), en chêne de deux tons (si la pièce est bien éclairée).

Les salles à manger non entièrement boisées seront peintes en deux tons de chêne, ou bien en noyer avec filets noirs, suivant le mobilier de la pièce. Si un mobilier est en chêne blanc, la boiserie se conformera pour le fond à cette teinte, mais on en relèvera la fadeur par un ton plus foncé (bois) appliqué aux encadrements ou filets. Enfin, si le mobilier est en acajou, la boiserie sera peinte acajou, la boiserie sera peinte acajou avec filets noirs; s'il est en bois noir, on peindra cette boiserie nuance chêne ou noyer, avec filets noirs.

Quant aux papiers, le champ est vaste. Il y a les imitations de cuir plus ou moins riches, à dessins qu'il faut choisir plus ou moins grands, suivant que la pièce est plus ou moins vaste et élevée: car, si les petits dessins, menus, rapprochés, sont laids dans une grande salle à manger à plafond élevé, les grands dessins produiraient un mauvais effet dans les petites salles à manger n'ayant pas 8 pieds (ou plus) d'élévation. Ces papiers faits au vernis gras (terme technique) peuvent se laver avec une éponge humectée d'eau de savon.

Les tentures en étoffe me semblent surtout agréables pour chambres à coucher et petit salon, en maison de campagne, et dans ce cas j'engage à employer des tissus de laine ou de coton à bon marché.

## COURRIER DE LA MODE.

A chaque renouvellement de la saison, la mode embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir; on récapitule avec soin tous les objets de toilette qui peuvent encore servir, on les discute on les compte, enfin on tâche de scruter l'avenir et de se former un programme d'après les promesses qu'il nous donne.

Ces promesses, on les recueille en suivant les différentes expositions des grands magasins de nouveautés.

Je ne puis encore me faire une idée exacte sur la nouveauté en général; personne, du reste, ne peut dire au juste quant à la forme, ce que seront les vêtements et confections à la saison d'été. Quand

aux étoffes, on peut annoncer qu'il y un retour sensible et très-accusé vers l'*uni* pour les lainages; au contraire, les percales rayées et à carreaux l'emporteront. Rien de plus simple que ces dernières étoffes; figurez-vous, Madame, un vaste assortiment de toiles à matelas, de couil d'oreiller et de housses soucieuses teuil! Nous allons avoir l'air de femmes soucieuses de conserver de belles toilettes, et pour cette raison les recouvrant d'un sarrau protecteur! Mais ne plaisantons pas, on fera avec ces étoffes des costumes ravissants et d'une originalité encore inédite. Il y aura des mélanges de couleurs faits pour charmer les yeux; puis les ruches seront doublées avec

d'autres ruches, les carreaux et les rayures s'entrecroiseront dans une entente et une harmonie complètes, les volants seront alternés en plusieurs tons; enfin, pour faire un costume modèle, on se servira de quatre ou cinq percales de différentes dispositions et couleurs; l'imagination aura une riche carrière à exploiter; elle en usera, n'en doutez pas, pourvu qu'elle n'en abuse pas!

Dans tous les cas, le diable n'y perdra rien, ni la coquetterie non plus! La haute élégance s'emparera au plus vite de ces percales simplettes, surtout si les couturières intelligentes, ayant le bon goût, le tact et ce *je ne sais quoi*, en un mot, qui fait la vogue d'une maison, prennent en main la nouvelle venue; alors les *toiles à matelas* et les coutils auront un succès fou. Avoir des *idées*, tout est là. C'est ce qui fait la prospérité d'un fabricant, d'une maison de confections, d'une couturière surtout et ici c'est plus difficile, car il faut renouveler souvent les *idées* pour réussir.

Il se prépare une singulière ornementation pour ces vêtements de coutil et les tissus luxor. L'indigence de ces étoffes, qui n'ont d'autre valeur que celle de la forme qu'on leur donne, va prendre un aspect tout à fait original en se couvrant de passementeries faites en... ficelle. C'est primitif, si vous voulez, mais laissez le génie créateur d'une habile faiseuse aux prises avec ces éléments grossiers, et vous verrez le charmant parti qu'elle en saura tirer. Donc, mesdemoiselles, quand vous serez ainsi vêtues, si quelque gamin s'écrie en vous voyant passer: «Sommes-nous bien ficelée!...» il ne saura pas si bien dire, et vous n'aurez qu'à sourire du compliment.

Il n'y a positivement pas de règle pour le choix des tissus à robes: lawn, mohair, grenadine, alpaca, calicot, uni, rayé bleu, jaune blanc, vert violet, tout sera porté. Il sera permis d'avoir ses robes courtes ou longues; garnies de ruches, de plis plats ou de rien du tout.

Si vous voulez le dernier mot du caprice à ce sujet, nous vous dirons que les belle indiennes anglaises et les percales françaises à fond blanc, olive ou jaune clair seront préférées pour robes du matin.

Pour voyages et pour magasiner le matin, nous conseillons un costume en toile grise ou jaune.

Pour toilette de soirée ou pour toilette de rue, la préférence sera donnée aux grenadines de toutes nuances pour jupon de soie de même couleur. La noire aura peut-être la majorité des suffrages.

Le bleu sera bien porté durant la saison. On fera beaucoup de costumes en batiste avec garniture de même tissu.

Le règne de dame tunique touche à sa fin, on n'en fait plus pour les toilettes *habillées*. La robe prend cesse à tous les avantages pour l'appartement; pour la rue on adopte les jupons garnis, par derrière, de volants jusqu'à la ceinture, ainsi que je l'ai déjà annoncé.

Ainsi, avec le mohair, ou tout autre étoffe unie, on se fera de charmants costumes composés: d'un jupon à demi-traîne, monté à pointes, et large de 3 verges au plus dans le bas, garni par derrière seulement de volants de 5 à 7 pouces, coupés en biais, montés à tête, froncés de moins en moins à mesure que l'on monte vers le haut du jupon; le

devant sera garni tout différemment, de biais ou de ruches, et l'on pourra liserer (border) toutes les garnitures avec une petite soie bleue, rose, rouge, lilas, etc., enfin s'harmonisant avec la nuance de l'alpaga.

La mode des volants garnissant toute la robe par derrière, se maintiendra avec un certain avantage, ce qui, naturellement enlève tout espoir à la tunique; avec la robe à volants et son tablier devant, garni tout plat, on fait un gilet Louis XV à longues basques carrées et sans ornement, puis un corsage ouvert avec une basque moitié postillon, moitié peplum, ou plutôt les deux ensembles réunis, les pointes du peplum retombent sur le côté derrière, sous les bras et les gros plis du postillon laissent un libre essor aux volants de la jupe. Faire bien attention en cousant ces volants de les froncer seulement jusqu'à mi-jupe, puis de les coudre presque à plat dans le haut; avec les fronces de la jupe, ce serait *paquet* de faire autrement.

Une robe en alpaga, en lainage de fantaisie, sera charmante ainsi organisée, et elle aura l'avantage d'être d'une dépense fort modérée, et d'une façon simple. Les garnitures du tablier sont plates, des biais généralement, puis il est encadré par une ruche, je suppose, qui se continue autour du corsage encadrant le gilet. Ce genre conviendra parfaitement aux étoffes légères, mousseline, barège, etc., mais il faut apprendre à s'asseoir pour chiffonner le moins possible sa toilette, et l'apprentissage ne sera pas long, puis un coup de fer aura bien vite réparé le dommage; d'ailleurs les volants groupés ont toujours un aspect un peu chiffonné, et comment faire si la Mode le veut? Il n'y a qu'à se soumettre à ses décisions.

On prédit aussi que le *costume* va être abandonné: nous disons cela sous forme dubitative, car sur ce terrain mouvant de la mode il n'y a, de nos jours, rien d'absolu. Dans tous les cas, ce changement ne se fera pas au profit des robes longues et simples, tant s'en faut. Plus de tunique ni de polonaises si compliquées, c'est vrai: seulement il y a un tranchecourt qui tempère la transition trop brusque. C'est la robe *mixte*, la robe *fusion*, si vous aimez mieux. Vous savez que *fusionner*, c'est réunir, identifier deux substances ayant entre elles de l'analogie. Or la robe nouvelle participera du costume délaissé en ceci: la jupe de demi-longueur, formant tablier, au moyen de la disposition des garnitures, sera excessivement surchargée d'ornements derrière, comme nous venons de l'indiquer. Le corsage s'adjoindra de longues basques, quelquefois à double étage, ce qui, réuni à des écharpes, des nœuds et de larges pans de mantelet se fixant derrière, rappellera terriblement les poufs et les retroussis.

\* \* \*

Le trait marquant de toutes les *confections* actuelles *ajustement* à la taille qui communique à la toilette un aspect général plusnet, plus correct, plus soigné que ne le pourraient offrir les confections non ajustées, lesquelles ont toujours le tort de paraître recouvrir et *cacher* une toilette en désordre. Même les écharpes que l'on se propose de porter dans quelques mois, quand on sera voué aux tissus transparents et légers, même les écharpes, qui se feront pareilles à la robe, seront ajustées à la taille par deux rubans se nouant en

dessous. On prendra le milieu bien exact de la longueur de l'écharpe, puis le milieu de sa largeur ; on froncera perpendiculairement à partir de celui-ci (milieu de la largeur), puis sur l'autre côté de ce milieu ; cela formera un V quand on considérera la moitié supérieure de ce milieu, un accent circonflexe, c'est-à-dire le V renversé, quand on examinera, au contraire, la moitié inférieure. C'est le milieu qui sera fixé à la taille (en dessous), et orné en dessous de plusieurs nœuds de ruban assorti, dont le dernier retombera sur la jupe en deux pans assez longs.

Le terme *tissu transparent* m'amènera dire comment l'on portera, cet été, les robes faites en mousseline imprimée, à dessins, en organdi imprimé, voire même en mousseline blanche. Pour ces dernières, je parle, bien entendu, des localités où l'on peut les porter dans la rue, et non dans les grandes villes de Paris, où ce genre de toilette est inadmissible pour le jour, et à pied.

Je suppose que la mode favorisera encore les costumes, c'est-à-dire les doubles jupes, avec désignation de tuniques ou polonaise. Or cette superposition d'étoffe est tellement inconciliable avec la transparence de tissus à dessins (lesquels, posés en double, offre une confusion inextricable), que l'on s'était appliqué à faire une jupe de teinte unie pour toute tunique ou polonaise de tissu transparent à dessins. Cela devient bien luxueux, ou bien lourd, ou bien coûteux, quand il s'agit des petites robes en jaconas imprimé. D'un autre côté, il est impossible de passer tout à coup des draperies, plis, relevage, etc., à la petite robe tout unie de la première communiante. On a tourné la difficulté, et voici comment l'on se prépare à résoudre le problème :

*Toilette en mousseline ou jaconas.* Jupe garnie d'un seul volant, ou, si l'on veut, couverte de volants sur le lé de derrière. Demi-polonaise en même tissu : celle-ci se termine, par derrière, en petites basques plissées ; elle est ajustée comme un corsage (sous lequel on met toujours un corsage fait en percale), et ses *devants* sont aussi longs que ceux d'une véritable polonaise. Ainsi se trouvent conciliées toutes les difficultés : maintien de la polonaise qui n'est pas tout à fait la polonaise, respect du dessin de la mousseline qui produirait un effet non prévu par le dessinateur et tout à fait hostile à sa composition, si l'on superposait deux couches de cette mousseline imprimée.

\*.\*

Les paletots, sont droits devant, demi-cintrés derrière, avec de grandes manches, genre dolman.

Les plus nouveaux sont par devant aussi longs que les manches, et le dos ajusté est court avec de petites basques fendues au milieu et aux côtés.

La rotonde est ajustée derrière par une ceinture posée en dessous et se rattachant sous les devants flottants. De l'arrêt de la ceinture au bas du dos, la rotonde retombe en un grand pli creux double et couvre les bras en manière de manche ; nous remarquons qu'elle est plus longue dans cet endroit que derrière. Un capuchon ou un ornement formant bretelles accompagne son dos.

La petite casaque, ajustée pour jeunes filles ou très-jeunes femmes.

Le vrai dolman qui a toujours beaucoup de genre et dont la vogue ne diminuera pas.

Le mantelet, seulement essayé l'été dernier, mais qui repaît ce printemps, et qui, sûrement, prendra son essor dans le courant de la belle saison.

\*.\*

Les toilettes de deux nuances, mais très-tranchées, seront fort en vogue ce printemps. Beaucoup de doublures aussi faites en soie de couleurs accentuées. On verra sous le noir, le bleu, le lilas, le gris, le rose.

Nous croyons savoir que les parures de l'été vont s'égarer de ceintures et de rubans tout parsemés de fleurs multicolores brochées en soie. Sur les étoffes unies on verra se détacher des feuillages, des épis, des bouquets complets. Beaucoup de chapeaux de paille s'ornent aussi de rubans brochés de toutes teintes.

Les fleurs pour toilettes sont les plus invraisemblables, les moins portées jusqu'ici. Les géraniums, les tulipes, les iris, les rhododendrons, les hortensias, les jacinthes, sont les fleurs en vogue.

\*.\*

La guipure de laine que l'on perfectionne chaque jour, entre pour beaucoup dans les garnitures actuelles, et, de fait, elle convient infiniment mieux que la guipure de soie, au drap léger, au cachemire, voire même à la sicilienne, vu le mélange des matières qui la composent, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne convient pas à la faille, sur laquelle on l'applique sans difficulté.

\*.\*

La soutache commence à ne plus autant s'employer ; on la mêle aux lacets pour la renouveler. La broderie au passé et à hauts reliefs est toujours l'une des plus belles ornements, n'ayant qu'un défaut, la cherté. Mais, ce qui se portera à l'unanimité, ce sont les fourragères, les boutons, les boucles et les chevrons.

La lingerie offre, en ce moment, plusieurs objets vraiment dignes de fixer l'attention. Le plus notable parmi eux est, sans contredit, le gilet-fichu, ce complément gracieux et presque indispensable de toutes les mises parées. On peut dire que le fichu-gilet fait révolution dans la toilette parisienne. Les essais qu'on en a fait cet hiver ont été des plus heureux, et l'on en verra cette saison sur toutes les toilettes un peu parées.

Mais le gilet n'est pas la seule nouveauté que nous ayons à signaler, il a de nombreux satellites qui partagent sa faveur :—ce sont des nœuds de cravate en grenadine brochée de fleurs vives, en crêpe de Chine frangé, en turquoise ou en faille avec pans de guipure d'art. Le tulle ou la gaze ruchée se mêle à ces nœuds, et forme de jolies fraises tenant aux nœuds lui-même, et qui prend alors le nom de col-cravate.

Les chemisettes bain de mer, autre nouveauté du moment, auront, cela est certain, un succès fou parmi les femmes élégantes.

Ces chemisettes se font en percale de couleurs, telles que : fond bleu pâle à rayures roses, fond écarlate à mille raies noires, fond gris clair à filets rouille, etc., etc., les picotés, les petits triangles, les frettées microscopiques, les anneaux, les épis et mille autres dispositions varient les rayures.

Il en est de même pour le foulard, qui s'emploie également à ces chemisettes.

La batiste écrue sera non moins jolie que la per-

cale et le foulard ; mais si on l'emploie unie, on la garnira de guipure blanche, d'application de broderies, et on brodera ainsi en laine de couleurs, pareillement au foulard uni, qui, lui, sera brodé en soie.

Comme ensemble, la forme de ces chemisettes est celle d'une camisole montante et à manches longues ; seuls, les cols, les devants et les poignets varient selon la fantaisie.

Ainsi, on fait des cols droits assez élevés et largement échancrés devant avec les poignets assortis ; cette forme est un peu massive. On fait aussi de petits cols brisés derrière, échancrés de côté, et formant de grands revers pointus, dits à l'Incroyable ; ou bien encore le col droit tout simple en plissé ou tuyauté, le col marin pour très-jeunes personnes, etc.

Les devants se plissent, se tuyautent, se garnissent d'un jabot ou forment un plastron uni, orné de pattes et de boucles de nacre, ou de gros boutons de nacre alignés sur les côtés du plastron.

Ces chemisettes, spécialement destinées aux temps très-chauds, se mettent sous des tuniques ouvertes, ou de petites vestes flottantes assorties aux jupes, ou bien simplement sous un mantelet quand on ne devra pas le quitter.

Rentrées dans la jupe, on les serrera à la taille par un ceinturon en cuir, garni de son aumonière, et du côté opposé d'un gros chaînon destinés à supporter l'ombrelle ou l'éventail.

Comme tenue négligée, on ne saurait rien imaginer de plus gracieux ni de plus commode.

Quant à la coiffure, il y a de tout sur la tête ; des crépés, des boucles, des nattes, des torsades, des frisons, des coques, des rouleaux puis encore des aigrettes, des nœuds, des peignes espagnols, des papillons, des insectes, et cela nous paraît réparti également mais pose en hauteur de façon à composer un échafaudage dans lequel les cheveux, les vrais cheveux jouent le rôle humiliant d'attache et de point d'appui. Voilà où nous a conduits le chignon dans le dos.

Un jour on s'est aperçu qu'il était disgracieux, qu'il salissait les robes et les épaules, vite on s'est empressé de tomber dans l'excès contraire, et on a transporté en haut le quintal de cheveux qui pendait en bas. Aussi s'est-on empressé de s'écrier : les femmes sont folles.

C'est vrai, les femmes sont folles... de laisser créer et établir les modes par des industriels, par ceux dont l'intérêt est de remplacer les dons de la nature par tout ce qui se vend et s'achète. C'est au grand concours de coiffure auquel prennent part tous les artistes en cheveux qu'a été édictée la nouvelle loi qui transforme la tête des femmes en fût de colonne. Ce sont les couturières en vogue qui ont inventé les robes qui exigent 25 verges.

Je manquerais à tous mes devoirs, si je ne signalais immédiatement à l'attention de nos chères lectrices, une nouvelle variété de peigne en écaille, une merveille de légèreté et de délicates découpures, un objet artistique en un mot. Il était du reste aisé de penser que l'on perfectionnerait le peigne espagnol, autrement dit, à la girafe ; cet accessoire de la chevelure occupe à présent une place trop marquante sur la tête pour qu'on ne le rende pas aussi élégant que possible. Rien de gracieux comme ces boucles

folâtres qui se jouent autour des jours du peigne, lequel doit être forcément en écaille brune pour des cheveux blonds, les deux nuances se font valoir ; d'un autre côté l'écaille blonde convient mieux aux cheveux bruns qu'elle adoucit.

Quelques personnes se figurent à tort que le peigne à la girafe ne peut entrer sous les chapeaux d'à présent, c'est une erreur, mais il faut savoir comment s'en servir, tout est là. La mode veut que l'on porte les cheveux très en l'air, ce ne sont que coques, boucles et frisures haut perchées, c'est donc au milieu de tout cela que l'on *fiche*, c'est le mot ! le peigne sus-dit, tout en ayant soin de choisir la place la plus favorable à son genre de physionomie ; mais il est urgent de n'en jamais montrer les dents ce qui revient à dire qu'il faut bien enfoncer le peigne dans la masse des cheveux.

\*.\*

Vous ai-je dit, mesdemoiselles, que les boucles d'oreilles sont supprimées ? Oui, en ce qui concerne ces larges anneaux, ces pendeloques exagérées, ces chapelets de sequins cliquetant le long du cou, Celles des jeunes personnes que le bon goût maternel n'a pas suppréserver de la mutilation d'un usage presque général, se contenteront de visser à leurs oreilles un tout petit clou de perle, d'or ou de corail : tant pis pour les orfèvres ! mais c'est le seul compromis possible aujourd'hui avec tous les engins prétentieux dont on surchargeait les oreilles.

\*.\*

On orne les chapeaux d'immense fers à cheval en métal et de grande branches en perle ou en jet.

\*.\*

En fait de bijoux, on retourne aux plus anciens modèles, même pour les montres, qui auront bientôt l'ancienne forme, d'oignon avec double boîtier. Ce sera la mode pour les dames de les laisser pendre à leur aumonière. Les pierres à la mode sont les turquoises.

\*.\*

Le jais a repris une grande faveur, et c'est justice : il rehausse admirablement les dessins de soutache et de broderie. On l'emploie beaucoup aussi pour les chapeaux, où il prend toutes les formes : aigrettes, diadèmes, boucles, briddilles, épis. Le jais a un brillant très-seyant au visage, c'est ce qui fait qu'on y revient quand même et toujours.

L'écaille a si bien pris sa place au milieu de toutes les élégances à la mode que maintenant on voit figurer, dans une corbeille de mariage, les différents objets le plus en usage dans ce genre : peignes à la girafe, diadèmes, épingles, fleurs, etc. On peut ne pas mettre l'assortiment complet, ce qui est toujours un peu cher, mais il faut au moins offrir le peigne espagnol.

Ce retour brusque vers le peigne à la girafe peint bien les modes actuelles, qui sont de prendre un peu dans le passé tout en maintenant le présent ; la logique croirait que si l'on revient au peigne d'autrefois, c'est que l'on réformera la coiffure d'aujourd'hui, eh bien ! c'est une erreur, on porte le peigne à la girafe et l'on ne modifie nullement la manière d'arranger les cheveux.

Voici bientôt le moment de songer à un accessoire de toilette absolument indispensable. Je veux parler de l'ombrelle. Celle de cette année se fera généralement d'étoffe pareille à celle de la toilette, et sera



garnie d'un plissé grec effilé sur les deux bords. Le genre *marquise*, d'assez grande dimension, prédominera, dit-on. Au reste, c'est le parasol le plus commode, parce que le manche en est flexible. L'avantage des parasols cette année, c'est qu'ils peuvent servir de canne. Le sommet du parasol se termine en poignée, tandis que le manche n'est rien autre chose que le bout d'un bâton.

Quant aux gants, il faut couleur noire ou foncée pour l'église; vert, saumon, lavende ou crème pour les concerts en soirées; couleur de chair et souffre pour noces. Ils sont braisés sur le dos et aux poignets.

Pour faire le marché, pour magasiner ou, pour voyager on adopte les gants de kid brut. Il paraît même, qu'on va revenir aux menottes de fil.

JEANNINE.

BOITE AUX LETTRES.

A Madame R. C., Québec: Nous ne pourrions donner tout le cérémonial d'un mariage, mais nous pouvons répondre à vos questions spéciales.

1<sup>o</sup> Il n'est pas nécessaire de répondre à une lettre invitant à une messe de mariage qu'on y aille ou non; mais on fait une visite aux familles des mariés, après la messe. On peut envoyer sa carte aux parents des mariés mais pas aux mariés. On plie l'un des côtés de la carte du haut en bas.

2<sup>o</sup> La plupart des robes de mariées se font à jupe très-longue, sans aucune garniture.

3<sup>o</sup> On prend toujours pour garçon d'honneur le plus proche jeune parent ou ami. Il fait (s'il le veut) un présent à la mariée, quelquefois (s'il le veut) à la demoiselle d'honneur; mais il ne doit jamais manquer d'offrir à cette dernière un bouquet de fleurs naturelles.

— A Madame X..... Mettez un jupon de soie sous votre grenadine noire, de la mousseline française blanche sous votre grenadine grise, ou de la toile écrue ou de la batiste sous la grenadine couleur de fumée.

A Monsieur Alfred....., Montréal: Ce que nous

connaissons de plus efficace pour enlever les taches rougeâtres du visage (pivelures) est le soufre dissout dans du lait; on s'en lave matin et soir.

Quant à l'étiquette dans l'église, voici ce qui arrive entre gens de bonne société. Si la dame étrangère est dans le banc quand la dame propriétaire du banc arrive, l'étrangère se lève et offre à la dame de passer au fond; la maîtresse du banc refuse et reste à côté de son mari.

A la fin du dîner, la maîtresse de la maison sort la première. Dans l'église, vous devez entrer avant la dame et lui présenter l'eau bénite; puis la dame prend les devants et vous suivez, à moins que la dame ne connaisse pas le banc; alors vous précédez.

Dans une soirée intime la dame ou la demoiselle de la maison doit ouvrir le chant ou la musique. Quand une personne refuse deux fois de se rendre à une invitation de chanter ou jouer, il ne faut plus lui en parler.

A Mademoiselle C..... Si vous avez moins de vingt-deux ans, vous ne devez pas porter de dentelles autour des tuniques, ni de plumes sur les chapeaux fermés.

Une jeune fille ne peut porter de robe de velours qu'au dessous de 14 ans; passé cet âge, jamais, tant qu'elle est fille.

Les réponses au dernier rébus ont été reçues dans l'ordre suivant:

1<sup>o</sup> Rév. M. Ch. Collin, Collège Masson, Terrebonne. 2<sup>o</sup> Dlle. Joséphine C., Rigaud. 3<sup>o</sup> Madame E. D. C., Montréal. 4<sup>o</sup> M. J. B. Sénécal, Montréal; Dlle. Sophie Auger, Terrebonne; M. J. B. D; Un abonné, St. Camille.

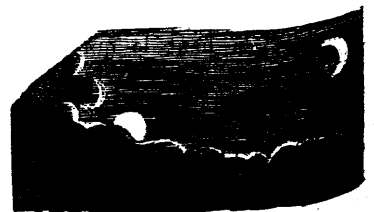
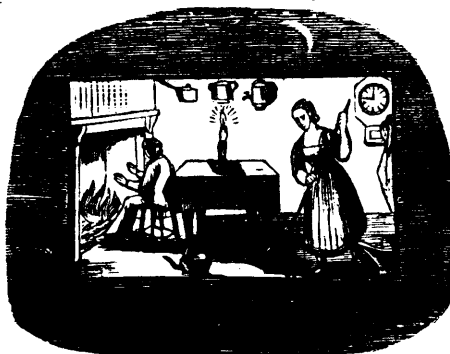
VOICI L'EXPLICATION:

Il arrive souvent que les esprits faux se rencontrent comme les grands génies.

Ille arrive sous vent—Queue—les s pris—faulk—Sœur An contre Com—L'E grand—G—Nid.

NOTA. La première personne qui nous enverra la solution du rébus suivant aura droit à un volume de la valeur de deux dollars à son choix chez MM. J. B. Rolland & fils, libraires.

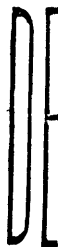
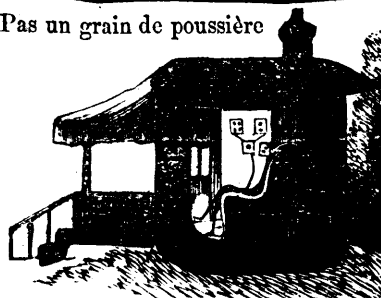
REBUS



Pas un grain de poussière



Par les mittes



Coté gauche



Coté droit

# FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.

Nos. 1 et 2, SORTIE DE SOIRÉE.

Avec repil { Fig. 1, Partie du devant  
" 2, " du dos }

Notre gracieux modèle est en cachemire blanc, légèrement ouaté et pourvu d'une doublure de soie blanche. La garniture se compose d'une riche broderie soutachée, de rouleau de satin, ainsi que de frange d'Angora, le tout de teinte blanche. Le contour inférieur du mantelet est découpé en dents et liséré de satin;

un même liséré, mais uni, borde les devants et l'encolure. A cause de sa grandeur, le patron est divisé en deux parties. Après avoir complété les côtés repliés, on réunit les deux parties, suivant la ligne de jonction diamétrale, en rapprochant les chiffres pareils.



1 et 2.—SORTIE DE SOIRÉE.

cinq biais, dont les trois premiers fixent de petits volants, posés en remontant et dont le dernier traverse le milieu du ruché. Le bas des lés de derrière est orné de garniture semblable. On prépare le corsage d'après les fig. 6 à 9. En coupant les devants et les petits côtés, on tiendra compte des lignes pour la basque et des deux lignes pour le pli, que l'on dispose sur la basque des petits côtés. Pour former le deuxième pli, se

trouvant sur la basque, on pose les croix 1 et 2 sur le point marqué 1 et 2.



3.—MANTELET POUR JEUNE FILLE.

No. 3. MANTELET POUR JEUNE FILLE.

Fig. 3, Devant  
" 4, Dos,  
" 5, Col, avec repli }

Le mantelet, en cachemire noir, se compose d'un paletot sac sans manches et d'une pèlerine fendue par derrière dans toute sa hauteur. On coupe les différentes parties sur les fig. 3 à 5

et on les assemble suivant les chiffres pareils. Notre modèle est bordé d'une frange torsée noire et blanche et d'une broderie en soie blanche. Un agrément en passementerie noir et blanc, suivi de deux glands, orne le dos. Le dessin de la broderie se trouve représenté par la fig. 17. Les festons s'exécutent au point de chaînette, les pois au passé et les rayons s'échappant des pois, au point russe.

4 ET 5. TOILETTES DE PRINTEMPS POUR JEUNES FILLES

Fig. 6, Devant  
" 7, Petit Côté,  
" 8, Dos,  
" 9, Manche. }

4. Toilette en cachemire de soie noir. Les lés de devant et de côté de la jupe à demie-traine se terminent par un volant de 9 pcs. de hauteur, retenus en tête par un biais. En-dessous de ce volant courent

5. Toilette en popeline bois mode clair. La jupe est garnie tout autour d'un volant froncé de 4½ pcs. hauteur et de plusieurs séries de rouleaux de taffetas gros bleu. Le corsage serré à la taille par une ceinture avec nœud et longs bouts flottants en ruban de taffetas gros bleu, se coupera d'après les fig. 6 à 9, en supprimant les pinces de la poitrine et en suivant les lignes marquées pour ce corsage. Si l'on ne désire pas une basque froncée, on devra biaiser le dos et les petits côtés vers leur bord inférieur, au lieu de couper la basque d'après les

fig. 7 et 8. L'échancrure en cœur se trouve marquée sur la fig. 6. Les manches se taillent d'après la fig. 9, mais un peu plus courtes; on les prolonge par un volant froncé, de 2¾ pcs. de largeur.

Nos. 6 et 7. GILETS POUR VESTE, CORSAGE OU POLO NAISE OUVERTS.

Fig. 10 Devant,  
" 11 Dos. }

Ces gilets, qui se portent en-dessous d'une polonaise ou d'une petite veste flottante, peuvent se faire en velours, satin, drap ou cachemire de toutes teintes. Pour les exécuter, on a besoin de peu d'étoffe, parce que le dos se fait presque toujours en percale. Nous en publions, par les fig. 10 et 11, deux différents patrons; l'un d'eux est analogue à nos modèles, reproduits par les dessins 7 et 8, tandis que l'autre patron montre un gilet, dont le dos et les devants sont réunis, en dessous du bras, par une couture. En

se servant du premier patron, on tiendra compte de la ligne  $k-l$  pour les devants et de la ligne  $m-n$  pour le dos ; on assemble dos et devants par la couture de l'épaule  $f-g$ .

Si l'on préfère un gilet fermé en-dessous du bras, on le coupera d'après les lignes extérieures  $h-i$  des fig. 10 et 11.

Notre modèle, dessin 7, est en cachemire gris argent, liseré de gros grain brun, orné en manière de brandebourgs, de cordes et d'olives en soie brune et pourvu de poches avec revers.

Le dessin 8 représente un gilet en taffetas gros bleu, garni de ruban de velours noir. Sur le devant gauche se trouve une petite poche, marquée sur la fig. 10. La disposition des poches en-dessous de la ceinture se voit clairement sur notre dessin de même que la forme des basques triangulaires, que l'on peut



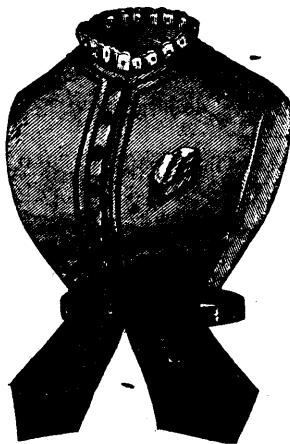
4.— TOILETTES DE PRINTEMPS POUR JEUNES FILLES.

facilement couper d'après ce dessin.

#### 8. TOILETTE DE PROMENADE.

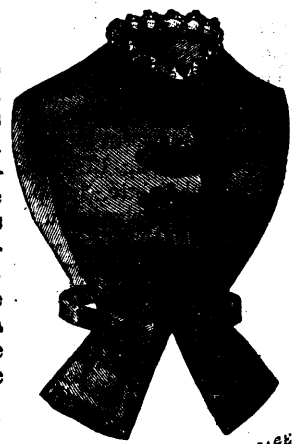
Fig. 12, Devant  
Allonger. { " 13 petit côté  
" 14 Dos  
" 15 Manche  
avec repli.

La robe est en taffetas noir ; le  $l_6$  de devant et les  $l_6$  de côté sont garnis de 4 volants froncés, haut de  $5\frac{1}{2}$  pes. chacun ; les  $l_6$  de derrière, doublés et droit fil, sont disposés, du haut en bas, en plis réguliers ; ils doivent avoir 2 fois la largeur des  $l_6$  de derrière ordinaires. La tunique princesse est en drap d'été fauve orné de riches broderies en soutache brune, de fourragères et de franges. La fig. 16 du Patron, donne le dessin de la bordure qui orne la traîne ; on n'aura qu'à l'agrandir pour la manche et le dos. Le devant de cette tunique est à basque



6.—GILETS POUR VESTE, CORSAGE OU POLONAISE OUVERTS.

carrée et pas très longue ; la fig. 12 en donne le patron entier, tandis qu'avec les fig. 13, 14 nous ne donnons que la partie supérieure du petit côté et du dos, que l'on devra compléter en allongeant les lignes de la jupe dans la direction des flèches. Le bord devant du petit côté de notre modèle a 34 pes longueur, à partir de la taille ; le  $l_6$  de derrière a de longueur 45 pes. au milieu. Des croix et des points indiquent les plis que l'on doit faire au bord supérieur des  $l_6$ . La traîne se drape à l'aide de rubans cousus sur l'envers de l'étoffe. La manche, doublée de taffetas brun, se coupe sur la fig. 15 ; on pose la brisure en biais de l'étoffe sur la ligne marquée "milieu" ; le patron a un rempli, on devra donc le compléter avant de couper la manche



7.—GILETS POUR VESTE, CORSAGE OU POLONAISE OUVERTS.

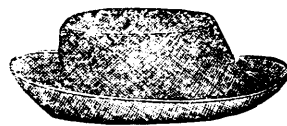


8.—TOILETTE DE PROMENADE.

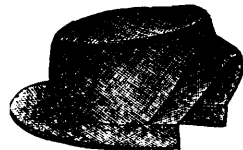


5. TOILETTE DE PRINTEMPS.

## CHARPENTES DE CHAPEAUX.



1. Chapeau rond en paille de riz blanche.



2. Chapeau en paille blanche.



3. Chapeau en crin noir à diadème.



4. Chapeau en tulle noir.



5. Chapeau en crêpe côtelé de deux nuance.



## DIFFÉRENTS MODÈLES DE CHAPEAUX.

NOTA : Nous publierons la semaine prochaine une nouvelle planche de patrons, surtout pour montes et pardessus, ainsi que divers modèles de chapeaux.

FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.



No. 1.



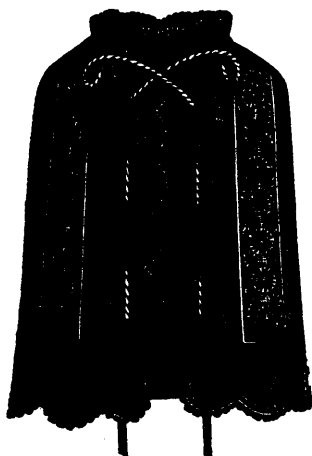
No. 2.



No. 6.



No. 7.



No. 3.



No. 4.



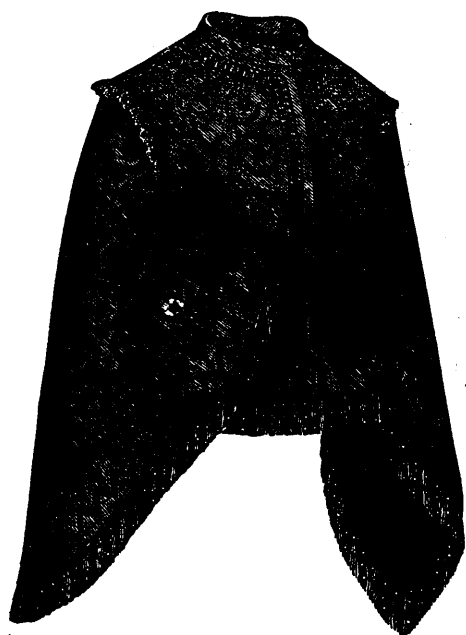
No. 5.



No. 17.



No. 16.



No. 8.



No. 9.



No. 12.



No. 10.



No. 11.

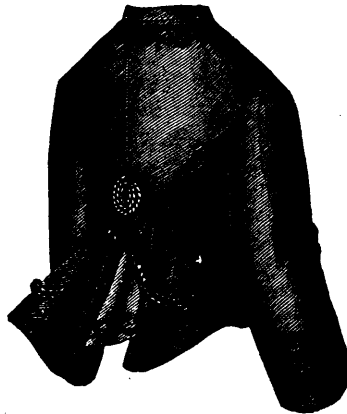




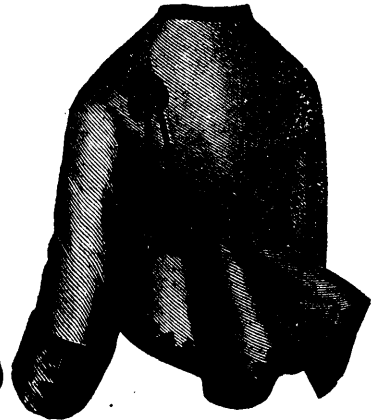
No. 18.



No. 12.



No. 14.



No. 13.